

Nu dans la neige

Micaël Bérubé

Numéro 142, septembre 2014

Ridicule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, M. (2014). Nu dans la neige. *Moebius*, (142), 21–28.

MICAËL BÉRUBÉ

Nu dans la neige

Je m'étire et tends le bras vers la table de chevet. Mes bouts de doigts tâtonnent de gauche à droite sur la surface lisse de bois peint jusqu'à toucher le plastique froid de mon cellulaire. Je saisis l'appareil et le tiens devant mes yeux cernés. L'écran s'allume et m'indique l'heure et la date. Il est 8 h 13, le jeudi 15 janvier. Pas de nouveaux messages. En fond d'écran, la silhouette sexy de Marilee me donne des envies. Dans moins de vingt-quatre heures, une hôtesse de l'air va nous servir des biscuits en sachets à bord d'un avion usé d'Air Transat. Passage obligé vers le paradis! Direction: Cayo Coco. Dans moins de trente heures, j'aurai les pieds dans le sable, les fesses bien au chaud et la main sur les tatous de ma blonde. Elle va porter ses ficelles. La grosse vie sale. Je consulte encore mon cellulaire. Pas de nouveaux messages. Je dépose l'appareil sur ma poitrine et me laisse emporter par le sommeil.

À 9h, cette fois c'est l'alarme de mon cellulaire qui me réveille. Pas de nouveaux messages. Les stores s'ouvrent graduellement, un horizon azur s'affiche sur mon écran de bureau et les haut-parleurs fixés au mur se mettent doucement à jouer un vieux hit de Miley Cyrus. Quelques secondes plus tard, j'entends Siri me souhaiter «*Good morning Robert*» puis m'inviter à me rendre à la salle de bain pour ma douche quotidienne. Je me redresse, un peu désorienté, et je dépose les pieds sur la moquette intelligente déjà chaude. Je fixe l'espace une minute, puis me ressaisis. Oui, le voyage! Pas de temps à perdre. Je n'enfile rien du tout, je m'élançe dans le corridor jusqu'à la salle de bain, puis saute sous la douche où l'eau coule déjà à 32°C exactement. La chevelure déjà trempée, je dépose

mon appareil à côté du savon (pas de nouveaux messages) et démarre ma routine.

La radio me rapporte maintenant les nouvelles du matin. Le Parti québécois tiendra son dernier congrès en fin de semaine. L'équipe olympique canadienne prévoit récolter au moins vingt-cinq médailles aux Jeux olympiques de Dresden. Après des mois de spéculation sur les marchés, Apple a finalement acheté Google. Je rigole lorsque le bulletin météo annonce le premier grand froid de l'hiver. *Suckers! I'm outta here!* Neuf minutes plus tard, le jet d'eau s'affaiblit graduellement puis s'interrompt. Siri me suggère de m'essuyer et de m'habiller. Je rince mon cellulaire (pas de nouveaux messages) et j'obtempère. Dans mon *walk-in*, j'enfile les *skinnies*, le t-shirt blanc et la chemise à carreaux qui sont accrochés au cintre numéro sept. Siri me recommande ensuite de déjeuner. Entièrement d'accord.

Dans la cuisine, je sors les toasts que le grille-pain m'a préparés à l'avance et me verse un verre de lait de soya. À table, Siri me présente mon horaire de la journée tandis que je grignote mon repas. Par la fenêtre qui donne sur la ruelle, je peux voir le chat de la voisine se frayer un chemin dans la neige fraîche qui s'accumule. Pas de nouveaux messages. J'écoute distraitement ce que me raconte l'intelligence artificielle. Premier stop, l'entrepôt Target du Marché central pour me procurer les huit articles qui me manquent encore, dont l'indispensable masque de plongée, la crème autobronzante et le bikini que ma poulette va devoir porter. L'autobus en direction du Marché passe dans vingt-quelques minutes. Deuxième stop, quelque chose à propos du gym... Troisième stop... prochain stop... stop... Je suis déjà perdu dans mes pensées. Siri me demande poliment si l'horaire me convient. Pas de nouveaux messages. Siri m'interroge à nouveau.

« Oui, oui! *Affirmative*, bout de viarge! »

« *Schedule confirmed for Thursday, January 15th. Enjoy your day, Robert.* »

Le déjeuner est terminé. Je glisse mon cellulaire (pas de nouveaux messages) dans la poche de mon jean. Je replace l'assiette dans le grille-pain intelligent et mon verre au lave-vaisselle, puis repasse en vitesse à la salle de bain

avec seulement quinze minutes en banque pour faire mes besoins, me brosser les dents et me rendre à l'arrêt de bus sur Crémazie. Bordel, il faut vraiment que je change les paramètres de gestion du temps, c'est vraiment trop serré! Pendant que je suis assis sur le bol je regarde nerveusement une émission japonaise de caméras cachées sur l'écran de la salle de bain. Je finis ce que j'avais à faire.

Soudain, j'entends la sonnerie de mon cellulaire à la hauteur de mes pieds, à travers mon jean. Je reçois un appel! Je m'efforce d'extirper l'appareil de la poche mais le tissu est entortillé sur lui-même, mes sous-vêtements pris je ne sais trop comment, mon cellulaire est coincé. Il sonne une deuxième fois. La panique me prend. Comment c'est emmanché? Le jean est retroussé vers l'extérieur et je vois la forme du cellulaire moulée par le coton blanc de la poche. Je m'y prends maladroitement. J'aurais dû activer la reconnaissance vocale pour les appels entrants! À bout de patience, je me lève, les pantalons à la hauteur des genoux, je tire encore, ma ceinture glisse et la boucle touche l'eau souillée de la toilette – la toilette qui s'est aperçue que je me suis levé commence à se vider d'elle-même – je tire encore du bout des doigts plongés dans la poche trop *skinny* et le cellulaire sort enfin, m'échappe, tombe tout en sonnant une troisième fois en plein sur l'amas de papier flottant qui spirale emporté par un vortex diabolique. J'hésite une seconde de trop par réflexe élémentaire d'hygiène et quand finalement je surmonte mon dégoût ma main plonge jusqu'au poignet et s'engouffre dans l'ouverture visqueuse et se referme sur... sur... sur... *fuck* non! non! nenenonon!

De l'eau.

Rien que de l'eau.

NON!

Le réservoir se remplit. Le niveau de l'eau remonte. Le bol de toilette est propre. Mes culottes sont par terre. Pas de sonnerie. J'entends des rires. Je me retourne vers l'écran de la salle de bain. Je vois un Japonais ahuri et flambant nu, cramponné désespérément aux accoudoirs d'un fauteuil-masseur équipé de skis, dévaler une pente enneigée jusqu'à ce qu'il percute un canon à neige en bord de piste. Quelques secondes s'écoulent encore. Puis ça me revient: Oui, bien sûr! Mon double!

Pressé par les délais fixés par feu Siri, je me rue vers ma chambre et sors mon cellulaire de rechange du tiroir de la table de chevet. Évidemment, la pile est morte. L'idée me vient de le recharger, mais à quoi bon? Je ne m'en suis pas servi depuis trois ans. Le système d'exploitation n'a pas été mis à jour. De toute façon, le caisson est endommagé, l'appareil ne fonctionne plus, je devais le remplacer par mesure de sécurité. Je devais, mais je n'ai jamais accepté qu'iOrganize ajoute la tâche à mon horaire! J'aurais dû écouter Siri! Combien de fois m'a-t-elle conjuré de prendre iOrganize au sérieux? Cibole! J'étais paumé, je n'ai que désactivé la notification automatique! Le souffle court, je balance mon double désuet entre les plis du couvre-lit. J'enfile quarante-quelques jurons, mais la pression refuse de descendre.

Par réflexe, je m'installe à mon bureau. *Connexion avec la borne wi-fi rompue* est affiché à l'écran. Il n'y a rien à faire. Ce n'est pas un ordinateur. Ce n'est qu'un écran accompagné d'un clavier. Mon ordinateur est dans une conduite d'eau, en route vers l'usine d'épuration où on va le broyer à mort et en chlorer les restes.

Debout. Cellulaire pas de cellulaire, je dois préparer mon départ. Je me dirige vers l'entrée où j'enfile mon manteau, mes bottes et ma tuque. Je sors sur le balcon, un étage au-dessus de Lajeunesse, et referme la porte derrière moi. Il s'est mis à neiger des bordées. J'ai oublié mes gants. Je m'en vais les récupérer, mais la serrure s'est déjà verrouillée. Je n'ai pas de clé. Elle est dans une conduite d'eau avec les cheveux de ma blonde et quelques poils de barbe. Gants pas de gants, je dois préparer mon départ.

Pendant que j'imagine Siri s'entretenant avec des rats d'égout, je me rue vers l'arrêt d'autobus en dépit d'une poudreuse agressive qui me râpe le visage. L'autobus est-il déjà passé? Quelle heure est-il? Bout de viarge qu'il fait froid! J'ai les oreilles sous les épaules. Personne en vue pour m'aider. Les traces de pneus dans la neige sont fraîches, mais je suppose que l'autobus passe souvent. Alors que j'attends comme un poteau planté au pôle Sud, ma nouvelle réalité s'impose. Je veux vérifier mes messages, mais ma poche est vide. Je n'ai pas de cellulaire. Je n'ai pas de carte d'autobus. Pas d'argent. Pas de téléphone. Pas

d'identification. Pas d'horaire. Pas de notifications. Pas de carte. Pas de GPS. Pas de Siri.

Siri!

Je cours en direction du dépanneur le plus près. Une fois entré en bourrasque, j'implore l'Indien de me prêter son téléphone. Il est surpris mais consent à ma requête sans demander d'explications. L'espoir poursuit sa chute. Je ne connais pas le numéro de téléphone de ma mère. Je ne connais aucun numéro, sauf le mien. Je le compose. Ça sonne. Personne ne répond. Boîte vocale. Il vit, j'en suis convaincu. Quelque part, hors de portée de tous les satellites de la planète, mon cellulaire vit. C'est moi qui meurs.

L'autobus passe devant le dépanneur et je me lance à ses trousses en bousculant au passage un client qui entrait justement et à qui je confie vite fait le téléphone de l'Indien. Si je rattrape cet autobus et me rends au Marché, je vais peut-être pouvoir me procurer un cellulaire de remplacement au Apple Store, tout télécharger à partir du nuage, reprendre le contrôle de ma journée et revenir à temps chez moi pour tout préparer. Pitié Seigneur, accordez-moi un miracle! Mais un cerbère barbu, diabétique et aigri par je ne sais quelles mesures d'austérité m'interdit l'accès au transport en commun.

— Je vous jure, monsieur le chauffeur, j'ai perdu mon cellulaire!

— C'est ben d'valeur mon homme, va t'acheter des billets!

L'autobus est arrêté et un vent glacial s'engouffre par l'ouverture de la portière.

— Des billets? J'suis pas une grand-mère! J'ai pas de cell, pas de *cash*, vous voulez que je les achète comment?

— Je sais pas moi, appelle ta gardienne!

Des passagers s'impatientent. Je redescends, les pieds dans la *slush*, un coin de rue plus loin, et l'autoroute 40 qui me surplombe dangereusement semble avoir envie de choisir ce moment exact pour s'effondrer et m'écraser sous mille tonnes de béton armé. Je n'ose pas retourner voir l'Indien du dépanneur. Je rebrousse chemin vers le métro Crémazie. À l'intérieur, je trouve un téléphone public. Je n'ai pas de monnaie pour l'utiliser. Comme un mendiant, j'intercepte les passants. Ils n'ont pas de monnaie.

Une adolescente à l'air préoccupé s'approche de moi en se découvrant le visage jusque là masqué par son foulard.

— Ça va? T'as pas l'air d'un robineux.

— Non, j'ai pas de cell, j'ai tout perdu, faut que je me rende au magasin me procurer un cell de remplacement.

— T'as pas de double?

— Quoi? Non, il est mort. Les deux sont morts.

La fille me sauve la vie en acceptant de payer mon taxi. Elle sort son propre appareil, appuie sur la touche de l'application désignée et me rassure. Nous sortons du métro pour affronter la tempête qui fait rage et immédiatement un véhicule apparaît. Je remercie mon ange qui me supplie à la blague de ne pas demander au chauffeur de rouler jusqu'en Floride. Ça lui coûterait trop cher. Je réponds que je me rends à Cuba et je referme la portière.

— Où vas-tu mon na-mi?

— Marché central. Apple Store.

Le temps s'écoule si lentement que j'arrive à compter les flocons qui percutent le pare-brise. La voiture se fraie un chemin à travers le blizzard, les murailles de neige et les cas de rage au volant, puis me laisse deux cents ans plus tard à destination.

Debout devant l'immense baie vitrée du Apple Store, je laisse échapper un soupir tremblotant. Je ne discerne clairement que les trois ou quatre premiers étages. Les dix autres se perdent parmi les rideaux de neige qui balaient le ciel en rafale.

Comment vais-je leur expliquer? À l'intérieur, un employé m'accueille aimablement. Je le regarde en silence. La neige accumulée sur ma tuque me fond sur le visage. Le sourire du mec s'estompe.

— J'ai perdu mon cell.

— Vous n'avez pas de double?

— Non.

Pause.

— Venez avec moi.

On me conduit au travers d'un univers de gadgets, d'aluminium anodisé, de verre translucide, de placage en pin blanc véritable et d'une foule de consommateurs captivés, jusqu'à l'ascenseur du fond. L'intérieur en est entièrement tapissé d'écrans tactiles. Les portes se referment et je sens l'accélération m'alourdir tandis que le décor

virtuel nous fait passer de la boutique à la stratosphère. J'ai l'impression que mes pieds pendent dans le vide à vingt kilomètres au-dessus de la vallée du Saint-Laurent, comme si j'habitais Google Earth. Partout sur la planète en contrebas, je distingue des milliers de points minuscules qui représentent – je suppose – autant de Apple stores. J'évite de toucher à quoi que ce soit. Si ce n'était de la gadoue qui se répand autour de mes semelles et gâche l'illusion, je serais pris de vertige et perdrais connaissance.

Nous sortons au dernier étage, un labyrinthe de corridors lumineux aboutissant à un espace de travail ouvert et bruyant parsemé de cubicules achalandés. On me demande d'attendre dans une petite pièce située en périphérie. Je m'installe sur la chaise la plus proche, dos à la fenêtre, les cuisses sur les mains et le torse incliné vers l'avant. Du haut d'un cadre accroché au mur, Steve Jobs me considère froidement, le menton appuyé sur les phalanges. Entre un Marocain dans la trentaine, bouclé, bedonnant et arborant un polo bleu. Le visage long, il ne passe pas par quatre chemins.

— Vous savez que votre contrat stipule que vous êtes tenu de posséder en tout temps un double fonctionnel de votre cellulaire ?

— Je suis désolé... il était vieux, ça coûtait cher... la toilette... si j'avais su...

— Nous pouvons vous offrir un nouveau cellulaire aujourd'hui. Ce n'est pas un prêt, c'est un achat. Vous devez absolument en prendre un deuxième en guise de double. Dès que vous activerez votre nouveau cellulaire, vous devrez effectuer le paiement. Si vous n'avez pas suffisamment d'argent, nous avons un plan de paiements mensuels. Il y a des intérêts.

— Ça va, merci.

— D'accord. Je vais le chercher.

Le conseiller maintient son air grave et exaspéré, me dévisage deux secondes puis quitte la pièce. Il revient aussitôt, l'air encore plus agacé.

— J'oubliais... Quel modèle désirez-vous ?

— Le même qu'avant.

— C'est-à-dire ?

Je pointe derrière lui l'image publicitaire démesurée qui couvre le mur du fond, de l'autre côté des cubicules. C'est la même publicité qu'à la station Berri-UQAM.

— Lui, le nouveau, la dernière version.

L'employé me dit que c'est bon et quitte à nouveau la pièce. Fébrile et humilié à la fois, je regarde par-dessus mon épaule au travers de la baie vitrée. Je note une accalmie, mais la neige continue de s'amonceler et de tout recouvrir. Elle forme des congères basses et allongées, un peu comme les dunes de sable qui séparent inévitablement l'hôtel de la plage. J'entends des voix à l'extérieur de la pièce. Le conseiller refile bruyamment la commande à un collègue. On dirait qu'il me passe un message.

— *Hey, Garry? Garry! You've guessed it. Yes, yet another. I know. Just bring me two more of those iBrains, will you? At the back. Yes. Thanks.*

Je fulmine. Connards! Vous vous pensez plus futés que moi? Attendez un peu que je récupère mon iAll et que je contacte le service à la clientèle. Attendez un peu. Attendez voir. Siri va vous régler ça! Mais ma colère laisse aussitôt place à l'impatience. Quelques secondes plus tard tout est réglé, je sors la boîte du sac et déballe aussitôt mon nouvel appareil. « Vous ne pouvez pas rester ici, ouvrez la boîte ailleurs! » s'indigne le conseiller. Je suis contraint de sortir dans le stationnement pour échapper à la surveillance des polos bleus.

À l'extérieur, je finis d'extraire mon cellulaire de sa prison. Le double, resté dans sa boîte à l'intérieur du sac, heurte mon avant-bras chaque fois qu'une bourrasque s'abat sur nous. J'y suis parvenu. Je le tiens dans ma main. L'emballage est emporté par le vent et l'écran de mon cellulaire tout neuf se couvre de minuscules cristaux. L'écran éteint est parfaitement lisse, sans gras de doigt, sans la moindre empreinte. J'y vois mon reflet quelques secondes. Celui-ci disparaît sitôt que l'écran s'allume. La pile est en partie chargée. Mon cellulaire me souhaite la bienvenue. J'entre mes informations tandis que mes mains s'engourdissent. Je suis reconnu en quelques instants.

« *You have 29 new messages.* »

Je n'ai plus froid du tout.